

## Une femme fascinée, souvent étonnée par des questions

Anne Carrier

Number 85, Spring 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45012ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Carrier, A. (1992). Une femme fascinée, souvent étonnée par des questions. *Québec français*, (85), 83–84.

# Une femme fascinée, souvent étonnée par des questions

propos recueillis par  
Anne CARRIER

*L'interlocuteur imaginaire de la petite Alice m'a particulièrement fait frémir par sa vrassemblance. Vous semblez bien connaître la détresse des enfants ?*

**JACOB**

Je ne suis pas près des enfants d'une façon « éduquée » ; ce n'est pas à partir d'une théorie sur l'enfance que j'écris, mais à partir de ma façon de la ressentir, de l'observer et de la vivre. Je n'organise pas ce que j'observe au sujet de l'enfance à partir de présuppositions théoriques. Il y a énormément d'enfants, et d'adultes d'ailleurs, qui ont un interlocuteur intérieur.

*Comment imaginez-vous votre public ?*

**JACOB**

Je ne pense jamais à mon public.

*Vous écrivez pour vous ?*

**JACOB**

Non. Je n'écris ni pour moi, ni pour les autres. J'essaie de dire, j'essaie que quelque chose soit dit. Je n'entends pas moi-même entièrement ce que je dis. « S'adresser », dans l'écriture, la peinture ou la musique, peut être utile comme exercice, peut procurer des phares, comme lorsqu'on écrit une lettre à quelqu'un, mais, pour moi, « s'adresser » est une fausse piste dangereuse. La parole risque alors de ne plus être libre, d'être complètement marquée par là où l'on croit s'adresser. S'adresser à quelqu'un organise le dire. Je cherche au contraire à le désorganiser pour faire en sorte que la langue dise plus que ce qu'elle est capable de dire normalement ; le lecteur se trouve donc dans une autre dimension. Je veux faire en sorte que la langue soit forcée à dire une chose qu'elle n'arrive pas à dire. Je veux réussir à trouver une vibration qui va faire qu'on va entendre. À la limite, on ne saura même

pas nommer précisément ce qu'on entend. Mais au moins, je me dis qu'une chose sera réveillée, communiquée de cette façon. J'écris beaucoup de lettres à des gens et la même extraordinaire chose se passe toujours : dès que j'écris, la personne à qui je m'adresse commence à m'influencer. La perception que j'ai de sa perception se met à organiser la lettre. Quand j'écris un roman, par contre, je ne pense pas à une personne précise.

*Lorsque vous lisez des travaux d'étudiants et d'étudiantes qui décryptent votre œuvre, croyez-vous qu'ils ont compris ce que vous avez dit justement ?*

**JACOB**

En général, les étudiants essaient d'avoir une compréhension qui convient, c'est-à-dire qu'ils visent à traverser leur cours. Donc, ils s'adressent à quelqu'un, à un professeur donné. Leur compréhension personnelle ne peut être dite dans un travail universitaire. Voilà pourquoi j'ai quitté l'université : c'est que je ne pouvais pas écrire de cette façon. Au collège, j'avais déjà eu la chance énorme d'avoir des professeurs qui avaient repéré que j'avais des aptitudes pour la création. J'ai pris conscience plus tard de la richesse de cette reconnaissance. C'est assez rare que je retrouve, dans les travaux universitaires, la lecture ; je m'en rends compte facilement quand je suis reçue dans les universités. Alors j'entends bien la lecture ; j'identifie le lieu de rencontre. La personne se trouve alors vis-à-vis d'elle-même et pas devant un examinateur.

*Et à l'université, on ne vous a pas permis d'écrire à votre guise ?*

**JACOB**

Je me sentais évidemment plus à l'aise dans les cours de création, mais je ne savais pas qu'écrire allait devenir pour moi une carrière. Un jour, un professeur m'a dit : « Vous n'avez rien à faire ici. Vous avez une pensée tout à

fait autonome. Je n'ai rien à noter, rien à dire, rien à corriger ».

*Vous avez touché à plusieurs arts : littérature, musique, gravure... Lequel vous a apporté jusqu'ici le plus de satisfaction ?*

**JACOB**

C'est la pensée. Je suis une femme fascinée, souvent étonnée par des questions. Un peu comme Pomme Douly. Une journée vraiment intéressante est une journée où il survient une question. J'ai dû, un jour, revoir ces nouvelles pour en faire une lecture. Lorsque j'ai écrit *les Aventures de Pomme Douly*, je ne mesurais pas à quel point Pomme Douly, quand soudain une question se met à se développer dans son esprit, me ressemblait. La mise en mots constitue aussi un autre moment du plaisir. Il y a une sorte de synthèse et, à ce moment, s'impose une discipline. Pour moi, la discipline d'écrire consiste à ralentir tout l'esprit pour le cadrer. Cette étape est aussi fascinante, mais ne se situe pas au même niveau de plaisir.

*Comment décidez-vous du support à donner à cette pensée ?*

**JACOB**

Chaque chose trouve son support d'elle-même. L'aspect du support à donner est toujours interne. La question de *l'Obéissance*, par exemple, m'intéresse depuis des années. Soudain, l'architecture est venue, et, de là, a donné un roman. Il aurait pu en résulter un poème de deux lignes.

*La mort est souvent la solution ultime pour vos héroïnes. Croyez-vous que la cause des femmes et la violence qui leur est faite soient désespérées ?*

**JACOB**

La mort, on y arrive tous, n'est-ce pas ? C'est une sorte de passage ; on pourrait dire que c'est la treizième

carte du tarot, celle de la transformation. Dès notre naissance, la mort est à l'œuvre. Déjà dans *Laura Laur*, elle n'est pas tragique. Ce qui l'est plutôt, pour cette héroïne, c'est de ne pas intégrer, dans sa vie, l'ensemble de sa vie. Ce qui est tragique, au fond, c'est de se sentir pris dans un moment de son existence, de sorte qu'on a l'impression de se faire voler sa mort. Pour Laura Laur, voilà le drame : penser qu'on puisse rester enfermé dans une sorte de chose épuisante qui n'en finit plus ! La mort doit être vue comme une image de ce qui va se transformer. Alice est morte, mais Marie est vivante, et Marie fait un autre bout ; et la mère de Jean est vivante, elle a fait un autre bout. Les vies ne sont pas nécessairement dans leur apparence de vies séparées, mais s'attachent l'une à l'autre. Pour moi, voilà qui n'est pas cruel, mais au contraire vivant : les femmes se donnent, de l'une à l'autre, une chose qui m'apparaît vivante. Mes personnages ne revendiquent pas l'immortalité, mais veulent accomplir ce qu'ils ont à accomplir et savoir ce qu'ils donnent à celle qui vient derrière. La mort d'Alice m'apparaît dramatique parce qu'elle a accompli énormément, mais n'a pas pu transmettre. Là, je dois dire qu'avec cette mort j'ai eu à vivre un deuil, pénible d'ailleurs.

*Vos héroïnes sont-elles toujours à la recherche d'elles-mêmes ?*

## JACOB

Mes héroïnes ne sont pas à la recherche d'elles-mêmes, mais à la recherche du monde, de leur apparition dans le monde. Dans le dire actuel, dans le vocabulaire thérapeutique ou de la croissance, ce n'est pas la même chose. Galatée, par exemple, est à la recherche de son apparition dans le monde. Où est-ce que j'existe ? Dans le monde où moi, je pourrai me rencontrer. Depuis le début, depuis Flore, depuis Laura, mes héroïnes sont tout le temps en train de chercher. Galatée entre toujours dans des lieux qui sont des non-lieux, donc, où son apparition est impossible. Cette recherche fait partie du travail des femmes dans le xx<sup>e</sup> siècle, mais reste confondue un peu

avec des choses psychologiques comme mon « moi » ; mais ce « moi » doit avoir une résonance.

*Dans vos romans, les pères sont invariablement absents. Est-ce tout simplement un constat, un reflet de la réalité ?*

## JACOB

C'est le reflet d'une société où l'homme est absent du dialogue mais présent dans la déclaration. Pour aller chercher dans le dialogue, dans la pensée de l'autre, dans les signes de l'autre, quelle pensée pourrait venir rencontrer, non pas sa déclaration, mais sa propre pensée, je ne crois pas que l'homme soit l'as. Il traverse un conditionnement par lequel il est amené à tout simplement déclarer son opinion. Ce qui est en mouvement se passe dans un univers de dialogue. Le père de Laura est autoritaire, celui de Flore est disparu, — il chante dans la cave —, le père d'Alice est un adolescent, ce qui n'est pas prémédité chez moi. C'est un reflet. Oui, finalement, les pères sont souvent des adolescents, la femme rencontre souvent un homme qui devient son fils aîné ; oui, c'est bizarre et cela produit une figure de père un peu floue. Gilles Fèvre est un homme très bien. C'est celui qui essaie le plus de comprendre ce que Laura lui apporte ; mais je n'en ai pas fait tout un roman, qu'un passage seulement. Jean entretient certainement un dialogue avec Marie, puisqu'elle en témoigne. Ils vivent une relation intense, ils ont un lien continu, mais le roman ne s'est quand même pas appesanti là-dessus. Dans *Maude*, Bruno aussi entre lentement dans la capacité d'entendre des signes et d'y répondre. J'ai envie d'aller voir dans cette direction.

*Vos écrits m'ont toujours beaucoup touchée en tant que femme. L'Obéissance vient surtout ébranler la mère. Pourquoi la mort d'Alice qui est-elle sentie par tout le monde comme injuste ?*

## JACOB

Peut-être parce qu'il y a une portion de notre enfance qui lui ressemble et dont on a fait plus ou moins le deuil. Devant l'énergie extraordinaire d'Alice, on reconnaît aussi quelque part sa propre énergie, où l'enfant qu'on était a aimé complètement, a voulu tout inventer pour comprendre et n'a pas été reconnu. Il faut reconnaître ce que l'enfant fait pour nous. Mon fils est né pour moi ; dès qu'il est arrivé, il a commencé à me donner. La version habituelle dit toujours que les parents donnent aux enfants, alors que les enfants ne cessent pas de donner. Dans le passage d'Alice, chacun, obscurément, reconnaît ce qu'il a vécu : le deuil de cette reconnaissance. On remarque toujours les *belles choses* que l'enfant a faites, mais on ne voit pas ce qu'il *fait* vraiment pour nous. La partie difficile de ce roman est le rapport qu'Alice entretient avec l'enfant que l'on a été, rappelle le cadeau que l'on donnait sans arrêt et qui n'a jamais été pris.